

chrétienté, le roi Henri terminait son obscure carrière. Veuf sans enfant mâle, il s'était remarié, en 1051, à une princesse venue d'un pays lointain. Se souvenant de son père, et craignant d'épouser, sans le savoir, une cousine à un degré quelconque, il n'osa prendre en mariage aucune princesse des contrées environnantes, et il envoya tout au bout de l'Europe, à Kief, sur le Dniéper, demander la fille du souverain des Russiens, prince d'origine suédoise, qui régnait sur une nation slave, récemment convertie au christianisme.

La princesse Anne de Russie donna au roi Henri un fils nommé Philippe, que son père associa au trône dès qu'il eut sept ans. Les rois prenaient cette précaution, de peur qu'après eux on n'acceptât point leur fils, et que la couronne ne sortît de leur maison. On a conservé la relation du sacre du petit roi Philippe dans la cathédrale de Reims, en 1059. L'archevêque de Reims demanda à Philippe s'il croyait aux dogmes de la foi catholique et les voulait défendre; il lui en fit signer la promesse; puis, avant que l'on couronnât et que l'on proclamât le nouveau roi, les grands, les simples chevaliers ou nobles, et le peuple, crièrent par trois fois : « Nous approuvons, nous consentons qu'il soit fait ainsi! »

Le roi Henri I^{er} mourut l'an d'après, le 4 août 1060.



CHAPITRE III

ANARCHIE FÉODALE

Philippe 1^{er}. — Conquête de l'Angleterre par les Normands. Puissance de Guillaume le Conquérant. — Grégoire VII. — Guerre des Investitures. — Conquête du Portugal par les chevaliers français et bourguignons. — Première croisade. — Pierre l'Ermitte. — Godefroi de Bouillon. Raimond de Saint-Gilles. — Conquêtes en Syrie et en Mésopotamie. — Prise de Jérusalem. — Résultats de la croisade.

(1060-1099.)

I

Les temps où vécurent obscurément les rois Robert et Henri avaient préparé de prodigieux événements qui s'accomplirent pendant le règne et sans la participation de Philippe, successeur de ces rois et non moins obscur qu'eux. Le xi^e siècle avait porté dans ses flancs l'âge héroïque de la France : la chevalerie, brillante création de l'esprit guerrier uni à l'esprit religieux, puis fécondé par un autre sentiment d'un ordre tout nouveau; les communes, réveil, au sein de la féodalité, d'une démocratie très différente de la démocratie antique; les croisades, tardive et formidable réaction de l'Occident contre trois siècles d'agressions musulmanes; l'art monumental, expression du génie de la société chrétienne et française; les nouvelles littératures

enfantées par les langues nouvelles; toutes les grandes choses du moyen âge, enfin, naissaient ou allaient naître presque à la fois.

Le jeune roi Philippe avait recueilli sans obstacle l'héritage de son père Henri I^{er}. Son enfance s'écoula paisiblement sous la tutelle de Baudouin V, comte de Flandre, conformément aux dernières volontés de Henri I^{er}, qui avait désigné son beau-frère Baudouin, préférablement à son frère Robert, duc de Bourgogne, comme *bail et main-bourg* (protecteur et tuteur) de la personne et des domaines de Philippe. La mort de Baudouin V (en 1067) laissa au jeune roi la libre jouissance des domaines de la couronne. Philippe, qui n'avait pas quinze ans, put dès lors s'abandonner librement à ses passions. Énervé de bonne heure par l'abus des plaisirs et par l'oisiveté, il fut encore plus nul que son père et que son aïeul.

Pendant que les Normands d'Italie continuaient leurs exploits contre les musulmans et les Grecs, Guillaume le Bâtard, duc de Normandie, conquérait l'Angleterre.

Ce royaume était fort déchu par suite de ses longues guerres contre les Danois, qui l'avaient dix fois envahi, et conquis et possédé à plusieurs reprises. Les Anglo-Saxons avaient récemment chassé leurs dominateurs danois; mais ils restaient fort affaiblis, et la civilisation avait beaucoup baissé parmi eux durant ces continues invasions étrangères. Les Anglo-Saxons n'avaient plus de grands docteurs comme au temps où ils envoyaient Alcuin à Charlemagne. C'était une rareté chez eux, dit un ancien historien, qu'un homme d'Église sachant la grammaire latine. Ils dépensaient tout à banqueter et à boire, et vivaient dans des taudis comme les anciens Barbares, tandis que les Français et les Normands, sobres et bien ordonnés, portaient de beaux habits et de belles armes et habitaient de belles maisons à arcades, comme on en voit encore quelques-unes à Dol, à Cluni et dans d'autres vieilles villes.

Édouard, roi d'Angleterre, fils d'une princesse normande, était le cousin et l'ami de Guillaume. Il avait été élevé en Normandie pen-

dant que les Danois étaient maîtres de l'Angleterre, et, après que les Danois eurent été expulsés et qu'on l'eut rappelé dans son pays pour le faire roi, il resta plus Normand que Saxon d'inclination et d'habitudes. Il donna à des Normands les principaux emplois ecclésiastiques et militaires, reçut royalement Guillaume en Angleterre, en 1034, et lui promit secrètement son héritage.

Il ne tarda pas néanmoins à se repentir de sa promesse, et, avant de mourir, en 1066, il rassembla les chefs saxons autour du lit où il gisait, et leur déclara que le plus digne de régner après lui était l'un d'entre eux, le chef Harold, fils d'un simple bouvier. Harold en effet, qui était déjà choisi par la nation avant de l'être par le roi, fut proclamé le lendemain des funérailles d'Édouard.

A cette nouvelle, Guillaume publia dans toute la chrétienté ce qu'il appelait l'iniquité de Harold, l'accusa de sacrilège devant le pape, et demanda que l'Angleterre fût mise au ban de la chrétienté, c'est-à-dire hors la loi, et déclarée propriété du premier occupant.

Guillaume était en bonne intelligence avec l'Église de Rome, et il en avait déjà obtenu une chose qui avait été refusée autrefois au pauvre roi Robert. Il avait épousé sa cousine, fille du comte de Flandre, et le pape avait consenti à ne point casser le mariage, à condition que Guillaume fonderait deux monastères. L'un des deux fut la belle abbaye de Saint-Étienne de Caen. Les Anglo-Saxons, au contraire, étaient alors mal vus à Rome. Au temps de la domination danoise, les Danois, qui, à l'exemple des Normands de France, étaient devenus chrétiens, ainsi que les Suédois et les Norvégiens, avaient établi en Angleterre, au profit du saint-siège de Rome, un tribut appelé le denier de Saint-Pierre. Les Anglo-Saxons, affranchis des Danois, avaient refusé de continuer ce tribut. Le commerce simoniaque des bénéfices ecclésiastiques, fort en usage chez les Anglo-Saxons, fournissait au pape un grief plus légitime.

Le puissant chef du parti de la papauté, Hildebrand, qui visait à soumettre tous les princes à la vassalité envers le saint-siège, et qui

voyait les rois de Suède, de Danemark et les princes normands d'Italie accepter la suzeraineté papale, espéra que Guillaume rétablirait le tribut en Angleterre et se reconnaîtrait vassal du saint-siège. Il appuya donc ses demandes auprès du pape Alexandre II. Quelques-uns des cardinaux, moins ambitieux et plus humains, blâmèrent Hildebrand de prêter son concours à l'accomplissement de tant d'homicides; mais Hildebrand l'emporta, et le pape autorisa Guillaume à entrer en Angleterre pour ramener ce royaume sous l'obéissance de Rome et y rétablir l'impôt du denier de Saint-Pierre. Harold et ses partisans furent excommuniés.

Tandis qu'Hildebrand le servait si bien à Rome, Guillaume avait convoqué ses amis et ses conseillers pour leur demander assistance. Ils lui dirent qu'il fallait requérir aide et conseil de la généralité des habitants du pays, parce que, dirent-ils, il est de droit que qui paye la dépense soit appelé à la consentir. C'est la première fois, à notre connaissance, que ce grand principe du droit de tous, qui devait conduire un jour à la démocratie et au vote universel, a été ainsi proclamé clairement dans le moyen âge. Autrefois, les sujets de l'Empire romain payaient sans être consultés, et les Barbares ne voulaient rien payer du tout, ni entendre parler des nécessités publiques. Au moyen âge, l'idée des devoirs, comme des droits du citoyen, commençait à se produire. Le moyen âge, qui a vu tant de tyrannies, a vu aussi les premiers pas de la liberté.

Guillaume convoqua donc une nombreuse assemblée de gens de guerre, de gens d'Église et de gens de négoce, car les marchands et habitants des villes étaient parvenus, en Normandie, à maintenir leur liberté malgré les nobles. Guillaume sollicita leur concours à tous. Les riches hommes que Guillaume avait convoqués ne voulurent point d'abord risquer leur vie et leurs biens pour l'aider à conquérir la terre d'autrui; mais Guillaume prit à part les principaux l'un après l'autre, et fit si bien qu'il les gagna en détail après avoir été refusé d'eux en masse.

Quand les Normands eurent promis, Guillaume appela les gens de guerre de toutes les autres provinces de France, en promettant à chacun tout ce qu'il lui demandait pour le suivre en Angleterre. Rien ne lui coûtait à promettre, et il ne refusait personne. Il lui en vint de toute la France, et même d'au delà des Alpes et du Rhin. Guillaume ne s'en contenta pas; il voulut avoir le secours du roi de France, son suzerain, et lui offrit de tenir de lui en fief le royaume d'Angleterre, si le roi l'aidait à en faire la conquête. Le jeune roi Philippe, qui n'avait pas quinze ans, consulta ses barons, comme on appelait les seigneurs et les chefs de guerre. Les barons de France conseillèrent à Philippe de ne point se mêler de cette affaire, de peur d'augmenter la puissance des Normands, qui déjà ne le respectaient guère.

Le roi Philippe ne secourut donc pas le duc Guillaume. Le duc Conan de Bretagne fit plus. Il attaqua Guillaume parmi ses préparatifs de guerre, en réclamant le duché de Normandie comme à lui appartenant. Il tenait, par sa mère, à la famille des ducs normands, et disait que Guillaume, qui était bâtard, n'avait pas droit au duché. Conan était vaillant homme, et eût pu donner bien de l'embarras à Guillaume; mais le duc de Normandie gagna un serviteur de Conan, et le duc de Bretagne mourut empoisonné. Un oncle de Conan, qui lui succéda, se fit l'allié de Guillaume, et le duc de Normandie, ne laissant plus derrière lui rien qui l'inquiétât, mit à la voile pour l'Angleterre.

La flotte normande débarqua sur la côte anglaise, près de Hastings, le 28 septembre 1066. En mettant le pied sur la grève, Guillaume fit un faux pas, et tomba la face contre terre. « Voilà un mauvais présage! » murmuraient ceux qui l'entouraient. « Que dites-vous? s'écria le duc en se relevant; j'ai saisi cette terre de mes mains, et tout est à nous tant qu'il y en aura! »

Guillaume ne trouva point tout d'abord Harold devant lui. Les Anglo-Saxons étaient envahis de deux côtés à la fois. Un frère de Harold,